

## **EXTRAIT D'UN ENTRETIEN FRANÇOISE LONARDONI / JEAN-LUCIEN GUILLAUME**

**F.L - Une partie de ton travail s'articule autour du langage, de la parole. Les mots, les fragments de phrase que tu inscris le plus souvent au mur sont-ils une interprétation contemporaine du problème de la représentation ?**

J.L.G - Oui, on peut voir dans mon travail une interprétation de la représentation. Sans doute me faut-il préciser comment, dans notre société où une large place est accordée au(x) choc des images, j'en suis venu à choisir le poids des mots. Et par quels détours ? \_Tout d'abord, il s'agissait pour moi de «ne plus peindre» et cette question renvoie à notre grand père Malévitch, au suprématisme en 1920. Personnellement, c'est, en 1979/80, après un abandon de la figure que j'ai cherché à dépasser, remplacer la peinture par autre chose. Chercher et trouver un autre médium pour imaginer «peindre» autrement (...) Hic et nunc, c'est une recherche d'équilibre pour l'artiste dans la société post-industrielle dans laquelle nous vivons. J'ai marqué ma position. Et par la même, mon opposition délibérée vis à vis de la figuration libre ou autre transavangarde... Refuser les propos débilisants de certains artistes de ma génération qui accompagnaient A. Bonito Oliva ou plutôt le servaient ou servaient ces mouvements dictés par le mercantilisme. Une connaissance minimum de l'histoire de l'art me semble s'imposer à l'artiste contemporain s'il veut, à son tour, apporter son grain de sel. Je cherchais autre chose, je cherche et chercherai sans doute encore. J'ai fait très tôt la part de l'einführung dans mon travail pour basculer dans l'abstraction (...). Si je me suis opposé à ComDiBoi et C°, je ne cherche pas à m'opposer aux minimalistes, aux conceptuels et à d'autres. Je m'ajoute à ceux-ci, aux artistes du Bauhaus et à d'autres. Le concept me semble être à la base de l'oeuvre d'art. Pour ce qui est de la réalisation : je crois au pouvoir de déléguer à une machine, à un spécialiste ou/et à quelqu'un d'autre tout simplement.

Néogéo ? La géométrie est considérée comme un langage humain par excellence. Je suis assez cartésien, j'aime les choses bien nettes. J'aime le carré et j'ai de toute évidence un faible pour la géométrie.L'espace aussi m'interroge (...)

**F.L - Certains artistes conceptuels ont utilisé le texte ; celui-ci renvoie à l'objet, à l'événement, ou la substance qu'il définit. L'oeuvre se décrit elle même. Peut-on par opposition, affirmer que tes oeuvres (textes et/ou objets) dégagent un énoncé critique, politique (Design moi un mouton) à l'université Lyon 2, "Or pétroléum" juste après la guerre du Golfe), une subjectivité, une poésie, une intention discursive impliquant la personne de l'artiste ?**

J.L.G - Je cherche à écarter le viscéral, à réduire tant que faire se peut la part de subjectivité pour l'objectivité. Par contre, je ne crois pas à la neutralité absolue comme l'affirmait Rodchenko. Si ce n'est pas dans la facture, ce sera dans les choix opérés, dans la chose exprimée (...) La part sélective témoigne toujours de cette subjectivité. Elle est bien là au tréfonds, elle persiste, signe et finit toujours par gagner ! Au fond, c'est comme si je cherchais à communiquer quelque chose, et cette histoire passe forcément par moi comme filtre récepteur. Je fais avec ce qui me touche, ce que je vois, ce que j'entends. Ici ou là, je compose maintenant avec ce que j'ai : sous la main, sous les yeux et j'ajouterai sur et au fond du cœur. Alors je reviens enfin à ta question, et j'abonde dans ton sens : il y a bien dans mes oeuvres cette dimension subjective. Celle-ci peut être exprimée parfois sous une forme poétique. Aujourd'hui, il semble malheureusement que la poésie a perdu sa place... M. Broodthaers a commencé comme poète. L. Weiner a été dénigré par certains parce que -

soit disant- poète. J'apprécie bien évidemment la charge parfois poétique de son oeuvre. Pour ma part, attaché au langage, je m'intéresse aussi à l'objet, aux objets... à la possible matérialisation plastique. On retrouve cela dans mon travail. Un empilement (soit la forme non déployée) est sculpté dans la matière. Multicolore ou monochrome, le plus souvent. Je l'ai voulu parfait dans le choix des matériaux utilisés et jusque dans sa réalisation. Je le veux comme ceci et je le trouve beau ainsi. Mais il est vrai cet aspect ou disons l'esthétique, le plaisir des yeux, ce plus indispensable est relégué au second plan. D'ailleurs certaines pièces ne seront jamais réalisées et resteront à l'état de projets, de dessins. L'art : plus que donner à voir, donne à penser. Le sens fait l'oeuvre et l'oeuvre fait sens. Ce que l'on voit se présente comme une suite banale de carrés. Je prends un exemple : «VOYAGE» soit une suite d'empilements: treize fois le mot paysage. En fait, à une ponctuation fut-elle magistrale, je préfère réaliser une pièce au potentiel évoqué (...) où la référence même des matériaux joue un rôle explicite. Les mots sont porteurs, appellent une image (pas forcément identique d'une personne à l'autre), énoncent un problème, posent une question, parfois cachée, donne une direction, plus ou moins, selon. D'une manière générale, ce qui est important ce n'est pas tant la réponse que la question engagée. Il y a donc bien souvent dans le choix de la chose énoncée une intention discursive et celle-ci implique également le spectateur. Comme cela, on peut bien sûr s'interroger sur la dimension politique. OR PETROLEUM est présentée à la galerie ESCA, soit effectivement juste après la guerre du Golf. Alors que les puits de pétrole brûlent encore... Non, les artistes ne vivent ni hors du temps, ni hors du monde. (...) On peut interroger avec un mot ou deux, dans une économie de moyens.

**Françoise Lonardoni, directrice Espace Artothèque à la Bibliothèque de Lyon.**

Commissaire de l'exposition « B. Adilon, E. Burnet Smith et JL Guillaume » à la galerie ESCA, Nimes.